

Prologue

Nous avons fait Mai 68 pour ne pas
devenir ce que nous sommes devenus.

GEORGES WOLINSKI

Je suis né un 4 avril, comme Daniel Cohn-Bendit et Marguerite Duras. Une autre année. J'ai parlé une fois ou l'autre avec Marguerite Duras au téléphone lorsqu'elle harcelait la rédaction de *Libération*, rue Christiani, pour donner son avis sur tout dans les années quatre-vingt, sublime, forcément. J'ai croisé un peu plus souvent Cohn-Bendit, à la faculté des lettres de Nanterre, l'année universitaire 67-68, il était à la tribune des amphis, jovial, en photo dans un journal, ou courait dans les couloirs à la tête d'une équipe de barbus, j'étais au fond de la salle n'osant pas dire un mot, je regardais les poubelles voler au-dessus des têtes officielles, on ne croyait déjà plus ce que racontent les journaux. Le 22 mars certains d'entre nous ont occupé les locaux administratifs de la plus haute tour, la date leur donna un nom. Je n'en étais pas. Je l'ai revu, Cohn-Bendit, de passage à *Libération*, du temps de la rue de Lorraine. Je l'ai salué pour la dernière fois il y a peu d'années sur le parvis de la gare de Lyon où une télé le filmait. Visiblement, ma tête ne lui disait rien. Il me sourit.

Au printemps 68 j'étais depuis quelque temps bénéficiaire du statut d'objecteur de conscience (matricule 1312, si j'ai bonne mémoire) et tout entier requis par un amour nouveau, des études de lettres et de cinéma, et la conviction confortable que seule la non-violence valait qu'on se batte. Si bien que, malgré la fascination que j'éprouvais pour le désordre, je pris bien tard le train révolutionnaire en simple figurant, peu de barricades, quelques manifs, un peu de Sorbonne et d'Odéon, et le convoyage de tracts et de leurs distributeurs militants à Flins et ailleurs puisque, faute d'engagement politique vindicatif, je disposais d'une automobile et du permis de conduire que je mis courageusement à la disposition d'activistes proches et plus convaincus, tant que le réservoir de la petite Renault le permit. J'écoutais Europe 1 jusqu'à pas d'heure pour y entendre des récits qui me font aujourd'hui une mémoire.

Lorsque, trente ans plus tard, Béatrice Vallaeys me proposa d'écrire dans un journal une chronique quotidienne sur Mai, je ne me souvenais de rien, ou plutôt je me souvenais que je n'y étais pas pour grand-chose, à part quelques souvenirs réels ou apocryphes censés me faire croire que j'en fus.

Il ne s'agissait pas de raconter sa guerre mais de dépouiller une revue de presse, au jour le jour afin de construire date pour date un journal de Mai à partir des quotidiens de l'époque. J'habitais alors Toulouse et recevais pour chaque journée une brassée de journaux, je les dépouillais, en tirais trois ou quatre feuillets qui paraissaient aussitôt entourés de citations drôlatiques et d'une photo d'actualité. Les jours de Mai et ceux de mai 1998 étant décalés, il fallut jongler un peu, le journal ne paraissant pas le dimanche qui, bon an mal an, en 68, tombait

un vendredi. Ces articles parurent entre le 5 et le 31 mai 1998 dans *Libération*. Ils sont ici réunis. Nous n'en avons pas changé une virgule, seulement supprimé quelques points-virgules intempestifs et troqué un mot pour un autre qui faisait répétition dans la bouche du Général. Voilà. Vingt ans déjà. Cinquante même. Cela ne vous rajeunit pas. Si? Un peu?

L'auteur remercie Béatrice Vallaeys qui initia ces textes et Bénédicte Dumont dont l'aide fut précieuse pour les réunir.

Ils disent...

« Au moment où Paris, choisi pour lieu de négociations sur le Vietnam, voit ainsi sa vocation de capitale de la paix consacrée, il est inadmissible qu'une poignée d'agitateurs, parmi lesquels certains abusent scandaleusement de la traditionnelle hospitalité française, se livrent à des actes de violence, n'épargnant pas les passants. »

**Michel Caldaguès,
président du Conseil
de Paris**

« Étudiants, ces jeunes ? Ils relèvent de la correctionnelle plutôt que de l'Université. »

Le Figaro

« On voit clairement aujourd'hui à quoi aboutissent les agissements aventuristes des groupes gauchistes, anarchistes trotskistes et autres qui, objectivement, font le jeu du gouvernement et de sa politique contre les étudiants. »

L'Humanité

« Certains étudiants français, apprenant que, dans d'autres pays, les étudiants chahutent et cassent tout, ont voulu aussitôt en faire autant. »

**Alain Peyrefitte,
ministre de
l'Éducation
nationale,
France-Soir**

Ce jour-là, dimanche 5 mai

Un dimanche de trêve

*Le tribunal correctionnel juge les manifestants interpellés
le 3 mai, les Parisiens se pressent au Quartier latin
pour glaner des souvenirs de l'émeute-surprise...*

C'est aujourd'hui dimanche, on vient de célébrer, à Trêves, avec une journée d'avance, le cent cinquantième anniversaire de Karl Marx. Le philosophe. Willy Brandt, le ministre des Affaires étrangères de l'Allemagne fédérale, inaugure l'exposition et déclare: « Karl Marx a créé, avec une puissance presque égale à celle de l'Ancien Testament, la vision d'une société sans classes. » Les historiens est-allemands ont décliné l'invitation. Au même moment, à Berlin-Est, le parquet requiert six semaines de prison contre Peter Brandt, fils du ministre. Il avait été arrêté le 13 avril, au cours d'une manifestation de protestation contre l'attentat dont a été victime Rudi Dutschke, le leader des contestataires allemands.

À Paris aussi c'est aujourd'hui dimanche, et la dixième chambre correctionnelle ne chôme pas, elle juge en flagrant délit six jeunes (elle en a condamné sept la veille, avec sursis, arrêtés avant la manifestation qu'on leur reproche), le tribunal veut en faire des exemples, ils font partie des 596 personnes appréhendées, des 27 gardés à vue après la manifestation du vendredi, la première où Paris réapprit à dépaver ses rues, après l'intrusion des forces de l'ordre dans le sanctuaire de la Sorbonne. Il y a là un pâtissier de 28 ans, Jacques Legros, à qui l'on reproche le couteau du casse-croûte au fond de la